

ROGER MARTIN DU GARD

**Correspondance  
générale**

IV

1926-1929

ÉDITION ÉTABLIE  
ET ANNOTÉE  
PAR JEAN-CLAUDE AIRAL  
ET MAURICE RIEUNEAU

*nrf*

GALLIMARD









## AVERTISSEMENT

Les lettres rassemblées dans ce IV<sup>e</sup> tome de la *Correspondance générale* ont été envoyées de 1926 à 1929, par Roger Martin du Gard, à soixante-dix correspondants.

Nous remercions chacun des destinataires de ces lettres ou des membres de leur famille qui nous ont permis de rassembler ces textes et nous ont fourni de précieuses informations sur eux.

De même nous disons notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont apporté le concours de leur érudition, dans les domaines les plus variés, et tout particulièrement à M<sup>me</sup> Dominique Aury, M<sup>me</sup> Besson, Pierre Bardel, M<sup>me</sup> Florence Callu, François Chapon, Jean Delume, Marc Freyburger, M<sup>me</sup> Ginette Guitard-Auviste, M<sup>me</sup> Arlette Lafay, Françoise Lioure, Claude Martin, M<sup>me</sup> Brigitte Sgard, Claude Sicard.

Ce volume a été préparé grâce à l'aide du CNRS (GRECO 53) et de l'Université de Grenoble III, à qui nous adressons nos remerciements.

Notre gratitude va enfin à ceux sans l'aide et les encouragements de qui ce travail n'aurait pu être réalisé, Daniel de Coppet, Anne-Véronique Limon, Irène Martin du Gard, Marie Rougier, Roger Froment.

Conformément aux principes indiqués en tête du volume I de cette *Correspondance générale* pour l'établissement du texte, nous avons respecté, dans toute la mesure du possible, la ponctuation et l'orthographe de Roger Martin du Gard. Certes nous avons corrigé quelques erreurs, inévitables quand on écrit au fil de la plume; mais nous avons conservé l'ortho-

graphe du manuscrit dans les cas où il s'agit d'un choix délibéré, par exemple « en tous cas » et « bon-sens ». Quant aux noms propres, souvent orthographiés de façon fantaisiste, nous en avons rectifié l'orthographe à chaque fois que cela nous a été possible, ou nous avons mentionné nos doutes en note.

Nous avons respecté les différentes signatures : Roger Martin du Gard, R. M. G., Roger, R.

Dans l'annotation, nous avons toujours utilisé les lettres RMG pour désigner Roger Martin du Gard.

Autres abréviations :

*Pléiade* : Œuvres complètes de RMG – collection de la Pléiade.

*Cor. Copeau/RMG* : Correspondance J. Copeau-Roger Martin du Gard.

*Cor. Gén. RMG* : Correspondance générale Roger Martin du Gard.

*Cor. Gide/RMG* : Correspondance A. Gide-Roger Martin du Gard.

Enfin nous proposons à la fin du volume un Index et une Table des destinataires.

*Correspondance*  
1926-1929

1





À DOROTHY BUSSY

Paris – 9, rue du Cherche-Midi

1<sup>er</sup> janvier 1926

Chère Madame, j'attendais le service de presse des *Faux-Monnayeurs*, pour vous écrire et vous donner quelques nouvelles. Et je suis confus d'avoir été devancé par vos aimables vœux.

Le livre va paraître dans une huitaine, sauf retard. Je vous en fais envoyer, bien entendu, une des 8 éditions originales de l'auteur <sup>1</sup>.

Je vis toujours au Tertre, au milieu de plâtres frais et de travaux inachevés. Notre installation n'en finit pas. Je ne suis venu à Paris qu'en passant. J'ai eu un petit mot direct, de notre ami, voici un mois, et depuis, quelques nouvelles indirectes, par Marc <sup>2</sup>. Tout semble se passer le mieux du monde, dans un état de santé « glorieux »; il se plaignait seulement d'être dévoré – non par les fauves de la jungle, ni les mouches tsé-tsé – mais par toutes les besognes matérielles de cette existence primitive : le manger, le boire, le dormir à l'abri. (Peut-être n'est-ce qu'une excuse à cette paresse à écrire qui navre tant d'amis??...) Il me disait avec enthousiasme ses joies de chasseur de papillons! – Inattendu, n'est-ce pas?

Ma femme et ma fille, infiniment touchées de votre aimable pensée, me chargent de vous transmettre leurs sympathiques souhaits et leurs remerciements. Viendrez-vous pas à Paris cet hiver? Prévenez-nous!

Voulez-vous me rappeler au bon souvenir de mademoiselle Bussy, lui offrir mes vœux, et accepter l'hommage de mes sentiments fidèles et respectueux.

Roger Martin du Gard

À GILLES MARGARITIS

Bellême

4 janvier 1926

Mon cher Gilles. Ta lettre m'a fait grand plaisir. C'est une bonne habitude à prendre que de m'écrire de temps en temps, et particulièrement si tu avais un jour besoin que je te rende un service quelconque; tu sais que tu peux compter sur moi comme sur un vieil ami.

Ta maman m'a dit que tu avais eu les honneurs du tableau d'honneur, et j'en ai été bien content. Ça aussi, ce serait une bonne habitude à prendre! Quant à ta vie de pensionnaire, j'ai bien vu qu'il fallait en passer par là, mais tu as raison de prendre la chose courageusement, puisqu'elle ne doit pas durer. Voilà déjà un trimestre d'avalé, tu vas bientôt te trouver à Pâques, et apercevoir les grandes vacances à l'horizon. Tâche de bien profiter de ton année pour regagner tout le temps perdu; je crois que tu sens toi-même que c'est nécessaire si tu veux arriver à quelque chose. Mais je ne t'écris pas pour te faire un sermon et je m'arrête là.

Je t'embrasse affectueusement, mon petit Gilles et t'envoie, moi aussi, tous mes vœux.

Roger

Je t'ai aperçu dimanche soir et lundi matin, mais tu ronflais comme le grand orgue de Notre-Dame et j'ai fait le moins de bruit possible pour ne pas troubler ta musique nasale. Malheureusement l'air que tu jouais était très monotone!

À LOUIS JOUVET

Bellême

5 janvier 1926

Mon cher vieux. J'ai lu l'étrange œuvre de Bernouard<sup>1</sup>. Certes, ce n'est pas sans valeur à mes yeux, quoique je sois

enclin à penser qu'il croit y avoir mis beaucoup plus qu'il n'y en a, en réalité.

Mais, mon humble avis, c'est que, pour tirer d'une pareille pièce un grand effet de fond, il faut des acteurs que tu n'as pas, et une méthode de travail, de mise au point, qui n'est pas la tienne. Une pareille pièce jouée par des acteurs moyens, sans maîtrise, qui ont toujours un peu l'air d'improviser leur talent, cela ne donnerait rien, et cela paraîtrait n'être rien. Pour une pièce de ce genre tout est dans l'acteur. Mets là-dedans Réjane et Lucien Guitry – ou même Sacha et Lysès<sup>2</sup> – ou même, à la rigueur, en les faisant travailler jusqu'à parfaite exactitude de mise au point, un Lefèvre et une Jamois<sup>3</sup> – et tout de suite cela prendra l'air d'être quelque chose de très fort. Pour jouer ça, il faut un talent sûr de lui, où tout soit étudié, voulu, et où cette qualité hésitante et relâchée du dialogue soit obtenue grâce à une mise au point minutieuse. Jouer ça comme une esquisse, une ébauche, ce sera le vider de tout son contenu. Et il est – hélas pour Bernouard – très facile que cette piécette ait l'air vide!

Le titre est imbuvable. Je n'hésiterais pas à chercher autre chose. Je proposerais : *La Belle Amour*, ou quelque chose de ce goût-là.

À toi, en hâte – et excuse ce déballage à cru.

R. M. G.

À JEAN SCHLUMBERGER

5 janvier 1926<sup>1</sup>

Mon cher vieux. Je viens de lire deux fois ta nouvelle « *Au Bivouac* »<sup>2</sup>. Avec un intérêt prodigieux. Mais pas seulement celui que tu supposes. Rien ne peut être plus passionnant pour nous deux qu'une discussion là-dessus. Il faudra que nous l'ayons, un jour, ici, au calme, texte en mains. Je crois dur comme fer que tu as commis une sottise sans précédent en traitant le sujet comme tu l'as fait. Et c'est ça qui peut devenir si instructif, si profitable. Un sujet magnifique; une nouvelle, en somme, *excellente*; et pourtant, à mon sens, une

faillite, un ratage absolu. Quel curieux être tu es! Nulle part mieux que là on ne peut voir manifestement à quel point tu as accumulé des difficultés techniques de professionnel; si tu avais abordé ce sujet avec une émotion libre et spontanée au lieu de chercher le fin du fin dans la complication, si tu avais été moins adroit, plus honnête, ça y était, cette fois, tu tenais le chef-d'œuvre parfait. Mais tu as eu l'enfantillage de vouloir dominer le sujet, ton émotion, celle du lecteur. Et tu as tari le tout. Tu as dépersonnalisé les êtres, démarqué le fait en voulant le tenir follement en dehors du temps et presque de l'espace. Tu as réussi, mon pauvre vieux, cette gageure insensée; mais tu n'as rien fait d'autre qu'*une goélette dans une bouteille!*... Ne hausse pas les épaules, c'est très grave. Médite là-dessus, je ne t'écris pas tout cela au hasard. N'écoute pas les amateurs d'acrobaties que ton saut périlleux va épater, qui vont t'applaudir justement parce que tu as réussi ton tour de force. Médite sur la légitimité du tour de force. La goélette, mon vieux, la goélette!... « *Cave* » la goélette! Moi aussi, parbleu, je suis épaté de te voir marcher sur les mains, mais je sais si profondément que tu pouvais marcher comme tout le monde et, ce faisant, accomplir quelque chose d'unique, d'éternel!

J'enrage après toi; j'enrage de toute l'admiration que m'arrache malgré moi la difficulté vaincue, stupidement recherchée et vaincue; j'enrage de toute mon amitié surtout!

R. M. G.

À M. X <sup>1</sup>

Le Tertre (Bellême)

5 janvier 1926

Monsieur,

Je ne m'illusionne pas sur la difficulté de la démarche que je tente auprès de vous. Et je crois inutile de me présenter à vous comme appartenant à une famille qui est cliente de Nadar depuis un demi-siècle, car ce que je viens solliciter dépend de votre seule obligeance <sup>2</sup>.

Y a-t-il un moyen quelconque d'avoir la photographie faite

par Nadar de Sarah Bernhardt dans son costume de *Pierrot assassin*? Celle que je veux dire est de face, le visage sombre, souligné par un bout de serre-tête noir, dans un merveilleux fouillis de satin et de tulle blanc, le regard fixe, les mains dans les poches. Vous la connaissez certainement. Je l'ai vue notamment dans la collection de Sacha Guitry. Comment pourrais-je me la procurer? (C'est un collectionneur qui parle, c'est-à-dire un bonhomme capable de *toutes les insistances* et de *tous les sacrifices* pour parvenir à ses fins!) Puis-je espérer que vous voudrez bien m'aider dans cette recherche? Vous avez certainement gardé ce cliché dans vos archives. Que faut-il faire pour que vous consentiez à en tirer une belle épreuve pour moi?

Je n'aime guère à rappeler mes titres littéraires. Mais je le ferais si je pouvais penser que le fait de savoir cette œuvre admirable de Nadar entre les mains d'un écrivain et d'un artiste contemporain pouvait vous incliner à une réponse favorable.

Veuillez croire, Monsieur, à mes remerciements anticipés et à mes très distingués sentiments,

Roger Martin du Gard

À JEAN-RICHARD BLOCH

Bellême (Orne)

10 janvier 1926

Cher ami. Comment ne nous sommes-nous pas même serré la main à la séance Tolstoï<sup>1</sup>? Voilà Paris et ses mœurs! (Aussi, tu vois, je le fuis de plus en plus.)

J'ai reçu *Et C<sup>ie</sup>...* Imposante masse à laquelle je m'appliquerai à revenir avec un cœur tout neuf<sup>2</sup>. Merci de ton amicale pensée. Je t'écirai après lecture.

Bien fidèlement ton ami,

Roger Martin du Gard

À JEAN-RICHARD BLOCH

Bellême (Orne)

12 janvier 1926

Cher ami. Une si bonne lettre demande un mot immédiat. Je comprends mieux que personne les raisons de ta fuite, jeudi dernier; c'est un mouvement que je connais bien, il m'est coutumier <sup>1</sup>. (Bien que j'atteigne maintenant à plus d'indifférence, et que la sclérose des tissus me fasse moins sensible à ces égratignures de la vie en société) (de la vie, tout court). Mais je te comprends bien. Et je te sais infiniment gré d'avoir un instant déposé pour moi cette armature d'énergie farouche et volontaire, sous laquelle je sais bien, depuis longtemps, l'homme sensible qu'il y a, mais qui, trop de fois, m'a donné le sentiment d'un roidissement contre lequel venait buter ma libre amitié. Je suis vraiment très ému de savoir qu'il y a, dans ta vie, tant de souci matériel <sup>2</sup>. De loin, cette vie paraît si bien remplie! Tu n'écris pas un livre par semestre; mais les quelques livres qui s'amassent sous ton nom sont tous marquants et pleins d'une force qui s'impose à tous. On ne cite jamais une demi-douzaine de noms des grands contemporains sans que le tien y soit. Tu me répondras que tu jauges cet hommage à sa valeur. Moi aussi. Mais, tout de même, la place que tu occupes, les espoirs que tu alimentes, la confiance qu'on te témoigne, ce serait mentir que de n'y attribuer aucune importance. Quand tu retournes en arrière, tu dois bien être obligé de constater que ton bilan est de première classe. Et si tu es inquiet de l'avenir, le passé doit t'épauler suffisamment pour que tu réagisses contre ces vains fantômes, que nous connaissons tous, et qui sont de mauvais conseillers. Là aussi, d'ailleurs, je te comprends bien. J'admire ta vie privée, que je sais dure, laborieuse, souffrante. Mais si tu envies, à l'occasion, l'apparente sérénité de mon isolement, il m'est souvent arrivé d'envier cette force frémissante, plongée à même la vie active, les individus, les affaires, qui est la tienne; et dans laquelle il me semble que tu puises ton meilleur, sans peut-être le savoir. Je m'avoue un peu surpris de ta réaction au livre de Houtin <sup>3</sup>. Quelle mélancolie éveille cette grande vie si totalement man-

quée! Je ne vois pas qu'on puisse trouver dans ce livre autre chose qu'un penchant à désespérer de l'homme, et de la vie. Et, que tu aimes ce « Témoignage » me surprend plus encore. Je le trouve académique, chateaubriandesque, de forme; et de fond, bien insuffisant; je n'ai su rien traduire, ou presque, de mes sentiments profonds, et ce qui m'attachait à Hébert me semble être resté mon secret, intraduisible. Je ne sens même pas que j'aie réussi à tracer de lui une figure en relief, vivante et durable. Mais je suis reconnaissant à ce livre d'avoir appelé ta pensée sur moi, de m'avoir valu cette bonne lettre d'ami.

J'irai fort peu à Paris, cet hiver. Mais, dans quelques mois, quand nous serons enfin installés dans ce coin admirable, admirablement fait pour le recueillement, la santé intellectuelle, le travail, il y aura toujours ici, pour toi, une chambre amie, une belle forêt déserte, 40 kilomètres d'horizon, au bord de la fenêtre, et une amitié fidèle pour t'accueillir. J'aimerais t'y voir venir t'y reposer quelquefois de tes fatigues, et huit jours sous ce même toit, ne dussions-nous ne nous retrouver qu'aux repas et aux promenades, feront plus pour notre amitié que cinquante rencontres à Paris!

Ton ami,

Roger Martin du Gard

Je n'étais revenu à Paris *que* pour cette conférence. Elle m'a profondément remué. J'ai été plus sensible que toi, il me semble, à la simplicité russe de cette femme, à la candeur de son attitude devant le drame éternel, et je l'ai, moins que toi, traduit par de l'insensibilité. Mais je comprends ce que tu veux dire et je l'ai bien éprouvé aussi un peu.

À GASTON GALLIMARD

19 janvier 1926

Mon cher Gaston,

Es-tu libre le mercredi 27 Janvier, dans huit jours? Marcel prête son appartement pour une causerie du D<sup>r</sup> Viard, dont tu connais peut-être les recherches<sup>1</sup>. Je suis presque certain



que cela t'intéressera. (Il prétend que toutes les maladies héréditaires ont une origine commune, syphilitique, et il donne le résultat de quinze ans d'observations minutieuses, non pas en laboratoire mais dans sa clinique de médecine générale. Résultats qui, en effet, sont assez troublants.) Il n'a rien d'un charlatan, ni d'un prophète, mais il a l'air tout de même d'être sur la piste de quelque chose de sérieux, et je crois que c'est à connaître. *9 h précises, 102 avenue de Villiers.* Il y aura pas mal de monde – en veston naturellement. Mais si tu viens nous ferons un coin privé et ce me sera une occasion de te voir un peu.

À toi.

R. M. G.

(J'explique très grossièrement sa théorie. Il désavouerait probablement toutes les phrases de cette lettre...)

À LOUIS PASTEUR VALLERY-RADOT

Bellême (Orne)

24 janvier 1926

Cher Ami,

Le voyage de ma fille à Paris ayant pour but principal la piquûre, se trouve naturellement remis à plus tard par votre lettre rassurante. Non seulement nous ne sommes pas dans un milieu contaminé, mais nous habitons un admirable pays de forêts, où vous viendrez nous voir un jour ; le lieu est élevé, éloigné de tout centre, en lisière d'une forêt où abondent les pins, et dans le bas de la propriété, un bélier nous monte l'eau de trois sources glacées et pures, lesquelles sont l'origine de l'Huisne, affluent de l'Orne. Vous voyez, le maximum de salubrité... apparente!

La visite est donc reportée à un prochain voyage à Paris. Et je vous remercie d'avoir pris la peine de me répondre si amicalement.

Je crois très difficile jusqu'ici d'étiqueter la génération d'après-guerre. Jusqu'ici, ce que nous en avons vu, c'est une suite d'« années » qui se ressemblent un peu, et dans chacune desquelles nous cherchons à deviner la figure de nos succes-

seurs. Je crois que ces types incohérents et contradictoires passeront vite sans laisser guère de traces; et que nous ne voyons pas encore ceux que l'histoire appellera « la génération d'après-guerre ». J'ai l'idée que nous verrons de grandes perturbations, que les résultats de la guerre n'ont pas encore pris forme, et que ces 7 années qui ont paru être si marquantes à ceux qui les vivaient ne compteront pas (ou comme une étape sans caractère défini : chaos et attente...). Mais ce n'est qu'une impression. En tous cas je vous plains grandement de mener votre vie d'homme d'action en plein chaos, en pleine désorganisation générale. Vous avez heureusement, pour vous donner l'équilibre, le sentiment de votre puissance personnelle, de son utilité effective chaque jour. Vous, du moins, vous êtes de ceux qui peuvent être sûrs de ne pas gaspiller leur vie! C'est beaucoup!

Bien affectueusement vôtre, cher Ami.

Roger Martin du Gard

AU COLONEL ÉMILE MAYER

26 janvier 1926

Cher monsieur et ami. La polémique engagée est fort déplaisante. Le ton de vos articles, leur fond solide malgré toute absence de pédantisme ou de cuistrerie, méritait, de la part d'Abel Hermant, une plus digne attitude<sup>1</sup>. Vous avez dû être desservi auprès de lui, et cela suffit à expliquer tout. La vie parisienne, la vie littéraire parisienne, surtout, est ainsi. Mais allez-y, vous avez le beau rôle jusqu'à présent!

Vous avouerai-je que je ne marche pas du tout pour l'L apostrophe. Je tiens mordicus qu'il faut user très largement de *l'on* pour *on*. Si vous ne sentez pas l'euphonie caressante de cet l', c'est que nous n'avons pas les oreilles construites de même. D'ailleurs cet L est classique, et fait partie de notre langue. À chacun d'en faire usage selon sa délicatesse.

Mais je me garderai bien, tout en conservant ferme mon opinion, d'entreprendre une discussion avec vous. Il ne fait pas bon de vous tenir tête, et vous troussiez vos adversaires

avec une maestria, réjouissante tant que *l'on* est spectateur. À Dieu ne plaise que je tombe jamais sous votre griffe! Je préfère votre main, que je serre avec tout l'affectueux respect que j'ai pour vous.

Votre ami,

Roger Martin du Gard

Tous mes vœux pour le délicieux bambino que j'ai vu chez vous, et qui me semble pouvoir « déperir » un peu, sans inspirer de compassion...

Je ne sais *rien* du sieur Bellan, si ce n'est son plaidoyer écrit <sup>2</sup>. Et je m'en rapporte à votre flair – mon colonel!

À M. X

Le Tertre (Bellême)

29 janvier 1926

Monsieur,

Je suis ravi de l'épreuve que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer si rapidement, ravi de pouvoir ajouter à ma collection cette admirable photo de Sarah dans *Pierrot assassin*. Je la considère comme une des belles choses qui se puisse voir, et je vais lui faire chez moi la place d'honneur qu'elle mérite. Il n'y a pas besoin de chercher la signature; c'est du Nadar, et du meilleur. La qualité des satins blancs, le noir du serre-tête, ce modelé des chairs obtenu malgré la couche de poudre qui les enfarine, c'est une incomparable réussite, à laquelle le regard si troublant de Sarah confère une pathétique grandeur. Je vous suis infiniment reconnaissant d'avoir fait si bon accueil à une démarche dont je n'ignore pas le sans-gêne, et ma gratitude se mesure au plaisir très grand que je ressens. Si jamais je puis un jour vous prouver ma reconnaissance, j'en serai très heureux, croyez-le bien.

En attendant, je vous prie d'accepter l'assurance de mes très distingués sentiments.

Roger Martin du Gard

Le paquet m'est arrivé sans lettre ni facture d'aucune sorte ; vous seriez aimable de prier qu'on m'écrive ce que je dois à la maison pour que je m'acquitte sans retard.

R. M. G.

À JEAN PAULHAN <sup>1</sup>

1<sup>er</sup> février 1926

Cher ami. Je viens de passer une bien curieuse soirée avec vous ! Vous êtes un peu comme un prestidigitateur, et vos subtilités se tirent à perte de vue les unes des autres comme d'une boîte à multiples fonds. Et on ne peut s'empêcher, tout le temps qu'on vous lit, de guetter votre figure honnête, votre regard posé, sincère, votre voix sérieuse, pour voir s'il ne vous échappera jamais un machiavélique sourire de mystificateur... Mais tant pis si je suis dupe. Je vous ai suivi minutieusement, sans trop d'inquiétudes, et j'ai descendu avec vous les interminables spirales de cette dissertation, où l'inattendu mène toujours vers un plus inattendu encore. La brochure fermée, j'ai conscience d'avoir fait un voyage étrange et captivant, que jamais je n'eusse pu faire seul, ni avec aucun autre <sup>2</sup>. Vous avez poussé le « ni chair ni poisson » (voyez proverbe...) vraiment aussi loin qu'il est possible ; et je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui, à ce point, s'obstine, dans toutes ses manifestations, à ne ressembler à personne. S'obstine est d'ailleurs très impropre : je veux dire que personne ne m'a jamais semblé se conformer avec une si totale réussite au « ne cultiver en soi que l'irremplaçable, ne dire jamais ce qu'un autre aussi saurait dire »...

Je vous admire énormément. Mais ne souriez-vous jamais de votre adresse, quand le tour est réussi ? Ne fût-ce que par élégance ?

Vôtre, bien affectueusement,

Roger Martin du Gard



ROGER MARTIN DU GARD

## Correspondance générale IV

1926-1929

Dans les années 1926-1929, Roger Martin du Gard a atteint, grâce aux premiers *Thibault*, la notoriété. Installé au Tertre, qu'il a refait à sa mesure pour y écrire en paix, il est animé par une force dominante : le désir de bâtir son œuvre. L'élan créateur marque ces années pleines, la « belle saison » du romancier. Ses idées littéraires s'affirment, tant dans les conseils qu'il donne à ses cadets (Bost, Dabit, Jouhandeau, Prévost, Tardieu...) que dans les inimitables critiques de livres, franches jusqu'à la cruauté, mais toujours généreuses, qu'il assène à ses amis. Par-delà les livres, c'est la vie concrète, suivie de mois en mois, de la littérature, des revues, du théâtre, du jeune cinéma qu'évoquent tant de lettres à Paulhan, Schlumberger, Maurice Martin du Gard, Louis Jovet, Marc Allégret. Plus largement encore, c'est l'époque entière qui se dévoile ici, vue par un observateur équitable mais passionné et chaleureux.

La toile de ses amitiés devient pour nous un guide de la société littéraire et du monde contemporain. Du jeune Gilles Margaritis, son pupille, au « prier » de Pontigny, Paul Desjardins, en passant par le Colonel Mayer, Dorothy Bussy, François Mauriac et tant d'autres, quel monde divers et coloré revit dans ces lettres, unifié par une personnalité d'autant plus entière qu'elle ne s'émousse pas aux frictions quotidiennes et qu'elle suit sa loi propre. La crise intérieure qui s'amorce en 1929 le montre bien.



9 782070 709175



87-XI A 70917 ISBN 2-07-070917-5

280 FF tc